

## Flashes

Élie Castiel

---

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49926ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Castiel, É. (1994). Review of [Flashes]. *Séquences*, (171), 49–49.

quatre niveaux de récit: Flora et sa famille, Flora et ses amis délinquants, Flora et Jon, Jon et son travail. Cette démarche complexe rend l'ensemble difficilement compréhensible. Pourquoi cette impénétrabilité? Serait-ce pour traduire l'idée d'aliénation ou un quelconque désarroi? Je crois que **X** aurait eu à gagner d'une plus grande simplicité. Comme il s'agit d'un premier film, le tournage se sera peut-être déroulé sous le signe de l'improvisation. Malheureusement, le montage donne parfois l'impression d'un assemblage de scènes disparates, plutôt que d'un ensemble cohérent et rigoureux.

Éric Beauchemin

**X (Errance)** — Réal.: Oddvar Einarson — Scén.: Oddvar Einarson — Int.: Jørn Christiansen, Bettina Banoun — Norvège — 1986 — 93 minutes — Dist.: K-Films Amérique.

## Où le soleil est froid

Où le soleil est froid, appartient à un style cinématographique de ce qu'on est bien contraint d'appeler l'«avant-MTV». C'est-à-dire qu'il conte, en 90 minutes, ce que les vidéoclips expriment aujourd'hui en trois. Et si l'on peut reprocher quelque chose au film de Bogdan Dumitrescu c'est que rien dans son scénario, dont le symbolisme porte les stigmates de la vieille avant-garde d'Europe de l'Est — Wajda, Skolimowski... —, ne justifie qu'il ne dure pas, en effet, trois minutes.

On aurait tort de croire ce reproche fondé sur une simple affaire de rythme, le film de Dumitrescu, par ailleurs réalisé avec soin, pêche surtout par l'incapacité de son réalisateur à renouveler un thème éculé (ils se rencontrent, tombent amoureux, et se perdent par une ironie du sort). Qu'on le veuille ou non, en 1994, notre œil de spectateur occidental, saturé de clips et de pubs, s'est accoutumé à ce que le cliché soit traité par l'ellipse et le montage rapide. On ne peut plus faire marche arrière.

Tout cela ne suffit probablement pas à expliquer le sentiment de dépaysement temporel que provoque le film. C'est à un autre plan que celui de la cinématographie qu'il faut en chercher la cause. En effet, quelque chose dans **Où le soleil est froid** nous parle d'un monde qui se réveille d'un long sommeil, un monde comme l'Europe occidentale des années 60, ou l'Europe de

l'Est des années 90. Un monde où pour quelque temps encore les points de repères de l'autorité, de l'idéologie, de la tradition existent, même s'ils appartiennent déjà à un passé récent.

Pascal Boutroy

**OÙ LE SOLEIL EST FROID** — Réal.: Bogdan Dumitrescu — Scén.: Bogdan Dumitrescu — Int.: Oana Pellea, Gheorghe Visu — Roumanie/Allemagne — 1990 — 91 minutes — Dist.: K-Films Amérique.

## Body Snatchers

Du réalisateur de **Bad Lieutenant** on s'attendait à un film beaucoup plus flamboyant. Troisième adaptation cinématographique du roman de Jack Finney, **Body Snatchers** ne possède ni l'efficacité redoutable de la première (réalisée par Don Siegel en 1956), ni l'aspect spectaculaire de la seconde (réalisée par Philip Kaufman en 1978). À la place, on est devant un suspense musclé, certes, et très soigné au plan visuel, mais sans grande originalité. Très bref, au point où on a l'impression qu'il a été coupé, le film se présente comme une sorte de cauchemar raconté d'un seul souffle, sans aucune pause. L'épouvante s'insinue dès les premières scènes et prend solidement position dans l'histoire après seulement vingt minutes de projection. Le reste est une longue séquence d'évasion qui tient en haleine, mais sans parvenir à faire vraiment peur. Disons qu'à la fin on se demande simplement quelle a été la motivation du réalisateur. Quant à faire un film d'épouvante, pourquoi Abel Ferrara ne s'est-il pas donné la peine d'écrire une histoire originale, plus proche de ses propres préoccupations?

On doit tout de même saluer la beauté des éclairages orangés qui confèrent à cette histoire une atmosphère vaguement apocalyptique. Et saluer au passage le jeu de Meg Tilly qui livre une performance dont la retenue glace le sang.

Martin Girard

**BODY SNATCHERS** — Réal.: Abel Ferrara — Scén.: Stuart Gordon, Dennis Paoli, Nicholas St-John d'après le roman de Jack Finney — Int.: Gabrielle Anwar, Terry Kinney, Billy Wirth, Meg Tilly, Forest Whitaker — États-Unis — 1993 — 87 minutes — Dist.: Warner Bros.



Penelope Cruz et Jorge Sanz dans **Belle époque**

**BELLE ÉPOQUE** — Est/Port./Fr. 1992, 108 minutes. Réal.: Fernando Trueba. Int.: Jorge Sanz, Fernando Fernan Gomez, Pénélope Cruz, Maribel Verdu.

De facture conventionnelle, **Belle époque** raconte l'histoire d'un jeune déserteur, dans l'Espagne de 1930, au seuil de sa vie adulte que vient confirmer sa relation avec les quatre filles du peintre qui lui accorde un refuge. Il y a, dans la narration, assez de détails pittoresques qui attirent notre regard (le curé du village un peu libertaire, le jeune homme de bonne famille un peu trop collé à sa mère et, bien entendu, le peintre et ses quatre filles, formant une famille des plus originales). Au début, la critique sociale est assez bien établie, mais à mesure que le récit avance, cette aventure se transforme en marivaudage, certes plein de charme, mais qui rompt avec les véritables intentions de l'auteur. Oscar du meilleur film étranger en 1994.

**REALITY BITES** — États-Unis 1994. 99 minutes. Réal.: Ben Stiller. Int.: Winona Ryder, Ethan Hawkes, Jeanne Garofalo, Steve Zahn, Ben Stiller.

Le réalisateur se donne un rôle dans cette comédie de mœurs sur la jeunesse contemporaine, comme s'il voulait appuyer le message qu'il veut nous livrer. Mais les enfants de ceux qui ont connu le Viêt-Nam et Watergate sont plus inquiets de leur situation familiale (divorce des parents...) que des événements politiques qui se passent à travers le monde. C'est tout le contraire de la jeunesse soixante-huitarde dont les contestations étaient d'ordre universaliste. Et c'est en quelque sorte ce qui fait l'originalité du film de Stiller, très conscient, il me semble, que son époque n'a plus rien à dire.

**ANGIE** — États-Unis 1994. 98 minutes. Réal.: Martha Coolidge. Int.: Geena Davis, James Gandolfini, Aida Turturro, Philip Bosco, Stephen Rea.

Ce qui étonne dans le film de Martha Coolidge, c'est la sobriété avec laquelle elle met en scène cette comédie de mœurs presque à l'italienne. Car nous sommes en présence d'un groupe ethnique bien particulier, constitué des enfants de ceux dont les parents sont originaires d'Italie. Bien que totalement intégrée à la réalité américaine, cette ethnie, comme d'ailleurs tant d'autres, a conservé ses coutumes intactes. Mais dans la société nord-américaine d'aujourd'hui, la femme a évolué. C'est le cas d'Angie, enceinte et refusant de s'unir au père du futur enfant. Elle reste libre de son destin. Drôle et émouvant, **Angie** ne résiste malheureusement pas aux charmes du mélodrame vers la fin du film. Mais nous sommes prêts à négliger cette petite faille tant la performance de Geena Davis s'avère indiscutablement honnête et convaincante.

Élie Castiel